



BIOGRAPHIE

Je suis né un vendredi 13 mars, 1953, deuxième enfant d'une famille de six. Entre trois sœurs, un père fiscaliste qui m'adorait, et une mère, conteuse née, pour qui nous étions toute sa vie, j'ai vécu, dans la petite banlieue de Duvernay, une enfance sans histoire.

Je veux dire parfaitement heureuse, faite d'amitiés, de jeux, de sport : je ne me rappelle pas avoir jamais marché d'un lieu à l'autre. Je courais toujours, impatient depuis ma naissance.

Ma mère dit qu'elle dut se serrer les jambes pour que je ne voie pas le jour dans un taxi!

Si je ne courais pas vers mes amis adorés, je filais, nez au vent, cœur léger, sur ma bicyclette CCM rouge aux glorieuses guirlandes blanches.

Enfance bénie donc, mais aussi bien vite studieuse, car orgueilleux, je voulais complaire à mon père et arriver toujours premier de ma classe, surtout au collège Saint-I

Car lorsque j'arrivais deuxième, le paternel me demandait, le plus sérieusement du monde : « Qui est arrivé premier? »

Je m'arrangeais pour que ça ne m'arrive pas trop souvent.

Un peu mystérieusement, j'eus très jeune la conviction que je « vivrais de mon esprit », sans que je puisse savoir de quoi il s'agissait au juste. Ma mère raconte que, enfant, je singeais mon père en me promenant dans la maison avec son courrier : j'étais déjà homme de lettres!

À douze ans, à quatorze ans et enfin à quinze ans, je fus frappé de fièvres rhumatismales et longuement hospitalisé à Sainte-Justine, y faisant mon entrée triomphale en fauteuil roulant, vu l'enflure trop douloureuse de mes chevilles.

La troisième crise allait changer ma vie, car elle me laissa avec une insuffisance mitrale.



... Finis les courses folles, les jeux sans fin, les escapades!

J'avais un goût de sang dans la bouche dès que je demandais un trop grand effort à mon cœur.

Résigné, je me jetai sur mes livres.

À seize ans, une déception sentimentale me confina à une solitude mystique qui dura six ans, pendant laquelle je demeurai parfaitement pur, ce qui me permit assurément de me développer intérieurement. Et me confirma que je voulais devenir romancier.

D'ailleurs, même si toutes les portes m'étaient ouvertes, aucun métier traditionnel ne m'intéressait : ni avocat, ni médecin, ni comptable agréé. Comme aurait souhaité mon père.

Mon père qui, lorsque nous étions jeunes, nous payait, mes sœurs et moi, dix cents l'heure pour favoriser notre goût de la lecture.

Dans mon infinie naïveté adolescente, je m'imaginai que je pourrais être un jour payé pour... écrire!

Je m'inscrivis sans grande conviction en études littéraires avec une mineure en philosophie, ne complétais pas mon cours.

A vingt-cinq ans, pendant six ans, je commençai à travailler dans l'édition.

Puis à trente et un ans, je décidai de tenter ma chance et de vivre de ma plume, malgré le demi-succès de mes premiers romans.

Je n'avais pas d'obligations, n'étais pas marié, j'étais encore sans enfant, et j'avais quelques économies, vu ma frugalité naturelle. En outre, j'avais hérité de mon père (issu d'une famille infiniment modeste avec un père éternel chômeur) une formidable énergie mentale et un enthousiasme à tout crin. Alors, pourquoi ne pas faire ce que j'avais envie de faire avant de ne plus en avoir la force, ou la folie?

Je consultai pourtant mon père, avant d'arrêter ma décision :

Il m'annonça, égal à lui-même, même s'il n'était sûrement pas ravi de mon ambition littéraire : « Si tu ne le fais pas tout de suite, tu ne le feras jamais. »

Encourageant! Mais il tempéra son décret de cet avertissement :

« Par contre, ta courbe économique risque de connaître un léger fléchissement au cours des prochaines années.

De quoi réfléchir!

Mais une médium, Edith Spedding, ne m'avait-elle pas annoncé, quelques années plus tôt, que je parlerais plusieurs langues (même si j'étais tout sauf polyglotte) et que je serais connu dans le monde entier sous le nom de Star Fish? Nom ridicule qui, bien entendu, m'avait fait sourciller.

Je fis le saut.

La nécessité est mère de l'invention.

Peu de temps après, je pondis en trente petits jours *Le Millionnaire*.

En apposant le point final à ce bref manuscrit de cent trente pages, j'avais des frissons. Je me disais, exalté, comme sans doute bien des auteurs à leurs débuts : *C'est un livre qui va voyager!*

Le voyage ne sembla pas vouloir commencer au Québec. Tous les éditeurs refusèrent le manuscrit en invoquant : « Personne ne voudra lire ça. »

Je réfléchis et me dit, philosophiquement : *J'ai raison et ils ont tort. Pourquoi? Parce que ce sont des idiots!*

On peut toujours décréter semblable vérité.

Mais... il faut avoir raison!

Sinon on passe pour un idiot!

Comme les gens qu'on a condamnés!

Je fis publier mon livre à compte d'auteur, ce qui veut dire que je payai pour le faire publier.

Il eut un succès mitigé, comme ces « idiots » d'éditeurs l'avaient annoncé!

Je ne me décourageai pas.

Je le fis traduire, et tentai de me trouver un agent.

Ça me prit un an, et un peu de chance (un autre nom pour l'obsession magnifique!) et je trouvai enfin une agente londonienne : Cathy Miller.

Qui me dit : « J'adore le livre mais votre vrai nom, Marc- André Poissant, ça ne se dit pas très bien en anglais. »

Je me souvins alors de la prédiction ridicule de la médium qui me voyait triompher dans le monde entier sous le nom de Star Fish. Et je pensai au nom de Marc Fisher.

Mon grand-père paternel se faisait appeler Fisher quand il allait à Burlington voir quelques membres de sa famille.

Le Millionnaire a connu plus de trente éditions à travers le monde, s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires.

Depuis ce temps, j'ai eu une fille, Julia, avec Deborah MacKay, artiste que j'ai rencontrée chez MacDonald (oui, chez MacDonald) où, à une époque, j'allais prendre mon unique café matinal.

Devenu père, je suis devenu moins insouciant. J'ai acheté vingt-cinq maisons, en ai revendu, en ai gardé, au cas où mes éditeurs cesseraient de me payer mes droits d'auteur et que je laisserais ma progéniture dans le besoin.

Et j'ai ouvert depuis un an un bureau à Paramount Pictures Studio, pour produire mes histoires et vendre mes scénarios.

J'ai juste dépensé de l'argent jusqu'ici.

Je n'ai fait aucun profit.

Ai subi quelques remarques moqueuses.

Même de mes amis.

Mais j'ai l'habitude.

C'est l'histoire de ma vie.

Mon intrépidité naturelle y est accoutumée.

En plus je me dis qu'il faut s'amuser.

Surtout lorsque, comme moi, on va avoir soixante ans.

Alors, si vous avez seulement trente ou quarante ans et que vous hésitez, vous attendez quoi?

Le feu vert de votre banquier?

Oubliez ça!

Il faut se jeter à l'eau pour apprendre à nager, prendre des risques, semer avec confiance si on veut récolter.

Dans vingt, trente, cinquante ou soixante-quinze ans, tout au plus, vous serez tous morts, *anyway*, ou dans un fauteuil roulant à regretter peut-être ce que vous n'avez pas osé faire lorsque vous le pouviez encore, lorsque vous aviez l'usage de vos jambes et que vous pouviez vous lancer!

Vous aurez fait quoi en attendant?

Naissez à vous-même, comme j'ai voulu sortir des jambes de ma mère dans un taxi!

C'est la grâce que je vous souhaite.

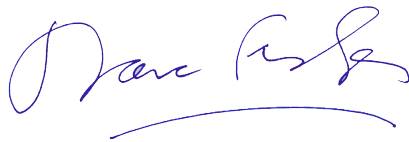
En attendant, pour ma modeste part, pour apporter un remède à ma coûteuse aventure hollywoodienne, j'ai écrit *Le Petit Prince est revenu*.

J'espère qu'il aura un immense succès.

J'en ai besoin.

Je vous tiens au courant.

Promis!

A handwritten signature in blue ink, reading "Marc Fesler". The signature is written in a cursive style with a long horizontal flourish underneath the name.